

L'Anniversaire de la Fondation de l'Abaille

L'Abaille de la Nouvelle-Orléans entre aujourd'hui dans sa quatre-vingt-huitième année. Nous croyons intéresser nos lecteurs en donnant un aperçu historique du journal depuis sa fondation jusqu'à date du 1er septembre 1914, et en reproduisant quelques uns des articles antérieurement publiés dans l'Abaille, qui se rapportent au sujet que nous traitons aujourd'hui.

Extrait de l'ouvrage de M. Alexandre Belisle, "Histoire de la Presse Franco-Américaine", publié à Worcester, Mass., en 1914.

LE FONDATION DE L'ABEILLE PAR FRANÇOIS DELAUP.

LA PRESSE ORLEANAISE AVANT 1827.

"L'Abaille" de la Nouvelle-Orléans a été fondée le 1er septembre 1827 par M. François Delaup, natif de St-Domingue qui était venu à la Nouvelle-Orléans en 1800 et qui y avait appris le métier d'imprimeur-typographe. Quand M. Delaup cessa d'être le propriétaire de "L'Abaille" il resta attaché au journal comme proof jusqu'à sa mort. Il se publiait à la Nouvelle-Orléans deux journaux ayant une partie française: le "Courrier de la Louisiane", fondé en 1808 par MM. Thierry et Daquonay et qui, à la mort de M. Thierry, survint en 1815, et qui passa dans les mains de M. J. C. de St. Romes qui en conserva la propriété jusqu'en 1841; et "L'Argus", fondé par M. Manuel Cruzat et rédigé par M. René de Perdreauville.

membres les plus éminents du barreau, fit son apprentissage de typographe.

CREATION DE "L'ABEILLE."

Telle était la composition de la presse Orléanaise lorsque M. Delaup fit paraître "L'Abaille".

La nouvelle feuille avait une apparence modeste; son format était de 22 pouces sur 18, elle ne se publiait que trois fois par semaine et exclusivement en français. Elle s'imprimait rue St. Pierre No. 94, entre les rues Royale et Bourbon, c'est-à-dire au cœur du "Carré de la Ville" qui était alors le centre des affaires. Bien que la langue française fût encore la langue la plus parlée à la Nouvelle-Orléans et dans toute la Louisiane au-dessous de la rivière Rouge, l'anglais commençait cependant à acquérir de l'importance et, moins de trois mois après la fondation de "L'Abaille", M. Delaup considéra nécessaire d'ajouter à sa feuille une partie anglaise, bien restreinte d'abord, mais qui s'accrut très vite; et peu de temps après l'édition hebdomadaire faisait place à une édition quotidienne et quinze jours après le format était agrandi et porté à 22 pouces sur 20.

On était alors sous l'administration de John Quincy Adams. Le parti de l'administration n'avait pas de nom spécial et s'appelait le parti Adamiste. On sait qu'il constitua plus tard le parti whig. "L'Abaille" s'était déclaré indépendante, mais elle soutenait, néanmoins, l'administration. En septembre 1829, l'importance que donnait aux nouvelles du Mexique la guerre qui avait

Le format s'agrandit encore en 1831 et la belle apparence typographique, l'augmentation des annonces indiquèrent que "L'Abaille" entra dans une voie de prospérité. Le 17 juillet 1831 "L'Abaille", de neutre et indépendante en politique, devint ouvertement démocrate et elle arbora la candidature d'Andrew Jackson pour la présidence. Elle combattit les Whigs et leur chef Henry Clay et le parti des démissionnistes, à la tête desquels était John C. Calhoun.

De 1833 à 1836, "L'Abaille" est le journal officiel de la ville et de l'Etat et est en pleine prospérité. En 1836 "L'Abaille" inscrivit en tête de ses colonnes le nom de Martin Van Buren, candidat démocrate à la présidence. En 1837, nous remarquons un agrandissement considérable de format nécessité par l'abondance des annonces. Dans le numéro du 3 janvier de cette année, le propriétaire, M. Jérôme Bayon, remercia ses amis et le public du patronnage libéral qui lui avait été accordé.

"L'ABEILLE," WHIG-BULLITT, BULLEN ET MAGNE.

M. Jérôme Bayon céda la propriété de son journal à MM. Alexandre Bullitt et J. Magne, dont les noms paraissent en tête des colonnes le 7 janvier 1839.

Les nouveaux propriétaires sont tous whigs et font de "L'Abaille" un journal whig qui appuie immédiatement la candidature de Henry Clay pour la présidence. Tandis que M. Bullitt prend charge de l'administration, ses deux associés se mettent à la tête de la rédaction, M. Bullitt à la partie anglaise, M. Magne à la partie française.

Grâce aux efforts de ces deux écrivains et à l'influence qu'exerce "L'Abaille" sur l'ancienne population louisianaise, le parti whig ne tarda pas à l'emporter en Louisiane, car la transformation du plus important journal de l'Etat a démoralisé les démocrates.

Le 11 juillet 1839, M. Bullen cède son intérêt à M. G. F. Weisse qui devient l'associé de MM. Bullitt et Magne et qui prend charge de l'administration.

MAGNE ET WEISSE.

Après l'élection présidentielle de 1841, M. Bullitt, découragé par la défaite de Henry Clay et désespérant de voir le parti whig se relever, prend la résolution de se retirer du journalisme militant et, après six années de lutttes à "L'Abaille", dans lesquelles il a fait preuve d'un talent remarquable de polémiste, il adresse dans le numéro du 11 novembre 1844, ses adieux aux lecteurs de ce journal et il passe au "Picayune", journal neutre. "L'Abaille" reste aux mains de MM. Magne et Weisse et M. Bullitt est remplacé à la rédaction par le Dr. Samuel Harby, déjà collaborateur du journal.

G. F. WEISSE

Le 27 décembre 1850, M. J. Magne, qui, depuis plusieurs années, résidait alternativement à Paris et à la Nouvelle-Orléans et qui avait cessé de prendre une part active à la rédaction, où il avait été remplacé d'abord par M. Paul Arpin, puis par M. Numa Dufour, se décida à se retirer définitivement du journal pour se livrer exclusivement à sa profession d'avocat, carrière qu'il parvint avec succès et honneur jusqu'en 1866, époque à laquelle il retourna vivre en France, laissant au barreau de la Nouvelle-Orléans la réputation d'un juriconsulte aussi instruit que consciencieux.

G. F. WEISSE ET CIE.

Le 1er janvier 1853, M. Weisse annonça à ses lecteurs qu'il a vendu les trois-quarts de "L'Abaille" à ses collaborateurs, Dr. Samuel Harby, rédacteur de la partie anglaise, Numa Dufour, rédacteur de la partie française, et Etienne Duverger, administrateur. La raison sociale est alors G. F. Weisse et Cie.

A l'époque où M. Bullitt s'était retiré de "L'Abaille", le journal par suite des défaites successives du parti whig, était en pleine décadence. Privé du patronage politique, il était menacé de disparaître, quand ses propriétaires comprirent qu'il fallait porter leur attention vers les affaires et chercher dans les annonces de commerce une ressource nouvelle et durable. M. Etienne Duverger qui était entré au journal comme administrateur se dévoua à la tâche de relever la fortune ébranlée de "L'Abaille" et il y réussit complètement.

"L'ABEILLE," DEMOCRATE, JEROME BAYON.

Le 1er mai 1831, par suite de



M. ARMAND CAPDEVIELLE.

Les dettes du journal furent payées et son existence fut assurée sur des bases que rien n'a pu depuis détruire, ni les vicissitudes de la guerre, ni les cruelles épreuves de l'occupation militaire, ni les crises commerciales et financières.

LA PRESSE FRANCAISE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Nous venons de dire que "L'Abaille" était restée le seul journal quotidien de la Nouvelle-Orléans et nous pouvons ajouter de la Louisiane, qui se publiait en français. Des deux journaux ayant une partie française qui existaient en 1827, il n'en restait aucun. "L'Argus" avait disparu peu de temps après. Le "Courrier de la Louisiane" avait vécu jusqu'en 1858, près de 30 ans, puis après une suspension de 18 mois, il avait été réorganisé par MM. Shidell et Laserre, avec Emile Hiriart pour directeur, et avait finalement cessé de paraître après l'élection de Lincoln en novembre 1860.

DUFOUR ET LIMET.

En octobre 1836, M. G. F. Weisse qui était retiré en France depuis plusieurs années, vendait son intérêt à ses deux associés, et à partir de cette époque "L'Abaille" eut pour propriétaires MM. Dufour et Limet.

Après la disparition du parti whig "L'Abaille" avait cessé d'être organe de parti. A l'élection présidentielle de 1840, tout en exprimant des sympathies pour les candidats unionistes Bell et Everett, elle eût voulu voir le parti démocrate donner ses suffrages à Douglas.

Elle combattit les idées de sécession et prédit la triste fin que devait avoir la guerre entre le Nord et le Sud; mais une fois la sécession décidée, elle soutint la cause du Sud aussi longtemps qu'elle eût la liberté de le faire. Depuis la fin de la guerre, elle a lutté contre le régime oppressif que les lois de reconstruction avaient imposé à la Louisiane et à tout le Sud, et elle s'est ralliée au parti démocrate, comme le seul parti national qui put aider à l'affranchissement de cette section.

Gardant néanmoins son indépendance et son franc parler, elle s'est fait le champion des réformes et a dénoncé les abus de quelque part qu'ils vissent. Le rôle qu'elle a joué dans la presse louisianaise depuis 1865 est connu des lecteurs de ce journal et il ne nous appartient pas de l'apprécier ici.

Suppression de la partie anglaise de "L'Abaille." Dans les quelques années de prospérité temporaire qui suivirent la réouverture des relations entre la Nouvelle-Orléans et les Etats du Sud et de l'Ouest, la presse américaine de la Nouvelle-Orléans avait pris un développement tel que la partie anglaise de "L'Abaille" ne pouvait plus lutter avec les journaux publiés exclusivement en anglais, sous le rapport de la variété et de l'étendue des nouvelles.

Le moment était venu où les propriétaires du journal devaient renoncer à fournir à leurs clients deux journaux pour un seul. Ils optèrent naturellement pour la partie française. "Le Courrier de la Louisiane, L'Orléanaise" et toutes les feuilles publiées en français à diverses époques avaient disparu, et "L'Abaille" restait le seul journal quotidien publié en français en Louisiane. Elle devait d'ailleurs rester fidèle à son origine. Ce fut donc la partie anglaise qui fut sacrifiée et depuis le 1er juillet 1872, "L'Abaille" a été pu-

blée exclusivement en langue française.

LES REDACTEURS DE "L'ABEILLE."

Le premier rédacteur de la partie française de "L'Abaille" fut le baron René de Perdreauville, appartenant à la vieille noblesse française, légitimiste, ancien page de Marie-Antoinette, qui avait émigré pendant la Terreur et qui avait été plus tard gouverneur des pages de Napoléon Ier. C'était une bonne plume, il rédigea "L'Abaille" de 1827 à 1828.

De 1828 à 1829 il fut remplacé par Martin Maillefert, ancien officier de cavalerie de l'armée française, qui avait collaboré au "Constitutionnel" et qui était auteur de quelques ouvrages dramatiques. M. Maillefert avait été expulsé de France pour cause politique. Il put rentrer, après la révolution de juillet 1830, et fut nommé consul à Barcelone.

Vers 1830, "L'Abaille" eut pour rédacteur un Créole louisianais, M. Thomas Théard, père du juge Paul-Emile Théard; il fut à une époque contrôleur de la ville.

La rédaction de la partie française passa ensuite dans diverses mains. Ce fut d'abord M. Louis Caboche, professeur français, qui abandonna plus tard l'enseignement et le journalisme, pour devenir l'initiateur de la doctrine homéopathique en Louisiane.

M. Charles Bayon, frère de M. Jérôme Bayon, rédigea "L'Abaille" pendant quelque temps et eût pour successeur M. Granet, professeur français.

En 1839 M. Magne, devenu l'un des propriétaires du journal, prit charge de la rédaction et y apporta la connaissance des affaires, l'instruction et le zèle.

Les adversaires se valaient par le talent et la vigueur de plume, et une polémique ardente s'engagea entre eux et se termina par un duel à la carabine, dans lequel Wagner échappa de près à la mort, car la balle de Bullitt trouva son pantalon à la hanche.

A la sortie de Bullitt de "L'Abaille", en 1841, il fut remplacé par le Dr. Samuel Harby, qui resta rédacteur de la partie anglaise du journal jusqu'à sa mort, en juin 1862. Le Dr. Harby était un écrivain brillant, et l'un des journalistes du Sud dont la forme littéraire a été le plus remarquable.

Les rédacteurs qui se sont succédés de 1862 à 1872 ont été M. Ernest Lagarde, professeur au collège d'Emmettsburg, Maryland; M. D. C. Jenkins, l'un des écrivains les plus profonds de la presse orléanaise, ancien rédacteur du "Delta", qui rédigea plus tard le "Crescent" et le "Picayune", et qui était rédacteur en chef du "Galveston News", le colonel Slevy, plume facile et brillante; il était correspondant du New-York "Times" à Paris.

M. D. G. Duncan, écrivain de talent et en dernier lieu, M. H. W. Halsey, l'un des meilleurs journalistes de la Louisiane, qui a été secrétaire du maire Wiltz.

Justice a toujours été rendue au talent des rédacteurs de la partie anglaise de "L'Abaille", mais le cadre forcément restreint de cette partie du journal ne permettait pas de lui donner assez de développement pour répondre aux besoins de l'époque et la "New Orleans Bee" dut s'affaiblir devant l'extension prise par "L'Abaille", qui allait occuper les quatre pages du format.

En 1882, M. Félix Limet, qui, après un labeur opiniâtre, avait suffisamment amassé pour que ses vieux ans fussent à l'abri du besoin, vendit son intérêt dans "L'Abaille" à MM. Oscar Donnet et Edgar Dufour, beau-frère et fils de M. Numa Dufour.

M. Donnet prit la rédaction du journal et s'adjoignit M. Charles Bléton, un Créole louisianais. Peu de temps après, M. L. Placide Canonge entra à "L'Abaille" en qualité de traducteur de dépêches.

En 1885, M. Edgar Dufour mourut et "L'Abaille" demeura la propriété de MM. Dufour et Donnet, jusqu'en 1893, année où mourut M. Donnet. Une société d'actionnaires se créa pour continuer la publication du journal, société dont M. Numa Dufour fut le président et M. Armand Capdevielle le secrétaire. Peu de

consciencieux qui le distinguèrent ensuite comme avocat. De 1845 à 1848, "L'Abaille" eut pour rédacteur M. Paul Arpin, Français, écrivain brillant.

De 1848 à 1860 M. Numa Dufour, Créole louisianais, l'un des propriétaires du journal, rédigea la partie française, sauf pendant une période de huit ou neuf mois, pendant laquelle il fut remplacé par M. Xavier Eytima, Créole français des Antilles, connu par ses romans et par sa collaboration à la presse française, notamment au "Moniteur de la Flotte" et au "Figaro".

En avril 1860, M. Numa Dufour prit charge de l'administration et fut remplacé à la rédaction par M. Félix Limet, Français, ancien avocat à Paris et à Rouen. M. Limet avait précédemment collaboré à "L'Union" et au "Courrier de la Louisiane". Pendant les absences de M. Limet dans cette période de 17 ans, il fut remplacé par M. Paul Villars, ancien rédacteur de "L'Orléans" et au "Courrier de la Louisiane", qui devint ensuite l'un des collaborateurs de "L'Abaille". M. Villars était un vétéran de la presse, car il fit ses premières armes au "National" de Paris, sous Armand Carrel, août, 1830.

Le premier rédacteur anglais de "L'Abaille" en 1827 a été M. J. Brown, de Boston, bon écrivain qui ne paraît que tous les deux



M. FRANÇOIS DELAUP.

Ces journaux étaient les seuls publiés en français à la Nouvelle-Orléans en 1827. En voici quelques autres ayant existé précédemment et que les souvenirs de M. Delaup lui permettaient de mentionner: "Le Moniteur", fondé sous le régime français, rédigé par M. de Fontaine, vieux légitimiste ayant conservé les traditions et le costume du 18e siècle. Il s'appelait dans son journal l'empereur Napoléon Ier, monsieur de Beaumartre. "Le Moniteur" cessa de paraître, après quelques années d'existence, vers l'époque où M. Nicolas Giroud fut nommé maire.

"Le Télégraphe", fondé vers 1806, rédigé par M. Claudius de Celurgey; avec parties anglaise et française; défendait la noblesse et l'ancien ordre de choses en France; la partie anglaise avait pour rédacteur un écrivain de talent, M. Nugent. Le journal cessa de paraître en 1811.

Vers 1813, "L'Ami des Lois", anglais et français, fut fondé par M. M. J. Leclerc et L. Provosty; c'était un journal mordant et agressif. Plus tard parut le "Louisianais, anglais et français", rédigé par M. René de Perdreauville qui passa ensuite à "L'Argus", puis à "L'Abaille". La seule feuille publiée exclusivement en anglais fut le "Orléans Gazette" qui avait parmi ses rédacteurs P. K. Wagner dont nous parlons plus loin et où Christian Roscoe, qui devint plus tard un des



Col. Hugues J. de la Vergne

ment et en dernier lieu, M. H. W. Halsey, l'un des meilleurs journalistes de la Louisiane, qui a été secrétaire du maire Wiltz.

Justice a toujours été rendue au talent des rédacteurs de la partie anglaise de "L'Abaille", mais le cadre forcément restreint de cette partie du journal ne permettait pas de lui donner assez de développement pour répondre aux besoins de l'époque et la "New Orleans Bee" dut s'affaiblir devant l'extension prise par "L'Abaille", qui allait occuper les quatre pages du format.

En 1882, M. Félix Limet, qui, après un labeur opiniâtre, avait suffisamment amassé pour que ses vieux ans fussent à l'abri du besoin, vendit son intérêt dans "L'Abaille" à MM. Oscar Donnet et Edgar Dufour, beau-frère et fils de M. Numa Dufour.

M. Donnet prit la rédaction du journal et s'adjoignit M. Charles Bléton, un Créole louisianais. Peu de temps après, M. L. Placide Canonge entra à "L'Abaille" en qualité de traducteur de dépêches.

En 1885, M. Edgar Dufour mourut et "L'Abaille" demeura la propriété de MM. Dufour et Donnet, jusqu'en 1893, année où mourut M. Donnet. Une société d'actionnaires se créa pour continuer la publication du journal, société dont M. Numa Dufour fut le président et M. Armand Capdevielle le secrétaire. Peu de

consciencieux qui le distinguèrent ensuite comme avocat. De 1845 à 1848, "L'Abaille" eut pour rédacteur M. Paul Arpin, Français, écrivain brillant.

De 1848 à 1860 M. Numa Dufour, Créole louisianais, l'un des propriétaires du journal, rédigea la partie française, sauf pendant une période de huit ou neuf mois, pendant laquelle il fut remplacé par M. Xavier Eytima, Créole français des Antilles, connu par ses romans et par sa collaboration à la presse française, notamment au "Moniteur de la Flotte" et au "Figaro".

En avril 1860, M. Numa Dufour prit charge de l'administration et fut remplacé à la rédaction par M. Félix Limet, Français, ancien avocat à Paris et à Rouen. M. Limet avait précédemment collaboré à "L'Union" et au "Courrier de la Louisiane". Pendant les absences de M. Limet dans cette période de 17 ans, il fut remplacé par M. Paul Villars, ancien rédacteur de "L'Orléans" et au "Courrier de la Louisiane", qui devint ensuite l'un des collaborateurs de "L'Abaille". M. Villars était un vétéran de la presse, car il fit ses premières armes au "National" de Paris, sous Armand Carrel, août, 1830.

Le premier rédacteur anglais de "L'Abaille" en 1827 a été M. J. Brown, de Boston, bon écrivain qui ne paraît que tous les deux